

À quoi comparer la lucidité de la nuit d'insomnie où, tous sens aiguisés, on suit les frissonnements imperceptibles de l'esprit ? À quoi comparer la pesanteur du corps ralenti, alourdi par la fatigue du jour passé ? L'obscurité de la nuit provoque un sentiment de solitude même si, à côté, un autre être assoupi nous accompagne. On est seul jusqu'à la profondeur de soi. La veille nocturne est forte en décisions qui ne concrétisent jamais après le lever du soleil. Il devient courageux, celui qui est timide jusqu'à devenir la risée de ceux qu'il côtoie chaque jour. Le vaillant diurne se blottit dans la douceur des oreillers et s'entoure de lumières et de sons tard dans la nuit pour ne pas être surpris par l'inconnu. Un autre avale le silence nocturne, s'en régale comme d'un repas exquis. L'insomnie réveille des souvenirs, des démons aussi bien que des moments heureux, provoque des aveux, dont la forme la plus recherchée est la littérature. Autant déniée que bénie, la nuit blanche constitue un événement en soi, l'organisme humain étant prédestiné au rythme binaire du jour. Et c'est pour cette raison qu'elle a attiré notre attention : la littérature est remplie d'images de l'insomnie, les auteurs eux-mêmes en sont souvent atteints ou ils la recherchent par des moyens artificiels. Dans cette optique du rythme binaire, la nuit blanche est-elle porteuse d'une valeur particulière ? Cela vaut-il la peine de la chercher ? L'insomnie, cet état équivoque qui échappe à la simplification, est au cœur de la réflexion des auteurs qui présentent leurs recherches dans le numéro 27 de Cahiers ERTA.

EWA M. WIERZBOWSKA